



HAL
open science

Spatial Turn, tournant spatial, tournant géographique

Anne Volvey, Mathis Stock, Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Anne Volvey, Mathis Stock, Yann Calbérac. Spatial Turn, tournant spatial, tournant géographique. Mouvements de géographie. Une science sociale aux tournants, 2021. halshs-03269483

HAL Id: halshs-03269483

<https://shs.hal.science/halshs-03269483>

Submitted on 24 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Spatial Turn, tournant spatial, tournant géographique

Anne Volvey, Mathis Stock, Yann Calbérac

« *We are not yet sure enough about this spatialization of critical theory to give a comprehensive and confident epistemological account; too much is at stake to attempt a premature totalization of a still shifting discourse. Nevertheless, the development of what I call postmodern geographies has progressed far enough to have changed significantly both the material landscape of the contemporary world and the interpretative terrain of critical theory* » (Soja, 1989 : 12).

Introduction

Le terme « tournant spatial » signifie une attention renouvelée dans les sciences humaines et sociales au concept d'espace et aux phénomènes d'ordre spatial. On parle depuis Edward Soja (1989) du « *spatial turn* »¹, chez qui ce terme sert à définir la manière dont l'intelligibilité des sociétés post(-)modernes suppose la reconnaissance de leur condition spatiale, mais plus encore constitue une invitation à mobiliser à un niveau paradigmatique, voire méta-théorique, les catégories de l'espace et de la spatialité dans la théorie sociale critique, et, ce faisant, à l'inscrire dans une rupture avec la dimension aspatiale de la pensée moderne. Cette attention portée à la dimension spatiale du social et cette mobilisation d'un schème de pensée spatial du social est alors ce qu'il prétend reconnaître et installer sous l'expression *postmodern geographies* (au pluriel, puisque, en tant que schème, il organiserait les discours de toutes les sciences humaines et sociales). Le tournant spatial identifié par Soja a fait l'objet d'ouvrages et de numéros thématiques de revue qui en ont entrepris l'évaluation (Döring et Thielmann, 2008 ; Warf et Arias, 2009 ; *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2017). L'analyse de Soja (1989, 2009) extrapole et réfléchit le *spatial turn* à partir de textes d'auteurs² qui, dans la décennie 1980, identifient la question spatiale, notamment le sociologue Anthony Giddens et le philosophe et critique littéraire Frederic Jameson, mais elle en localise l'origine dans la philosophie française des années 1960 et 1970, en donnant un rôle central à Henri Lefebvre et à Michel Foucault. Plus tard, il ajoute : « *the spatial turn begins in Paris* » (Soja, 2009 : 17). Plus récemment, West-Pavlov (2009) localise l'avènement de la pensée spatiale en sciences humaines et sociales dans le mouvement poststructuraliste français des années 1960, en incluant des auteurs tels que Deleuze, Kristeva, Derrida. Par sa dimension performative même – c'est-à-dire que la chose se trouve créée par l'expression même –, le *spatial turn* de Soja adosse à une certaine manière de penser et donc d'écrire l'histoire des sciences humaines et sociales, à la fois l'ouverture d'un programme scientifique (autour de l'espace) et l'agrégation d'un collectif scientifique transversal aux sciences humaines et sociales... qui posent, comme l'écrit Jacob (2014), la question de l'heuristique de l'espace dans le *spatial turn* et, comme l'énonce Besse (*Revue d'histoire des sciences humaines*, 2017), celle de la place et du rôle de la géographie en tant science sociale de l'espace au sein des *postmodern geographies*.

¹ Nous distinguons dans ce texte *spatial turn*, que nous employons pour évoquer la proposition de Soja d'une *postmodern critical human geography*, de *tournant spatial* auquel nous utilisons pour désigner plus largement la mobilisation, sous différentes modalités, du spatial dans les théories sociales. De fait, dans la littérature, le terme de tournant spatial est souvent référé au *spatial turn* de Soja, mais plus comme un vocable et pour son caractère heuristique, c'est-à-dire sans travail d'analyse du contenu de sa proposition – que nous présenterons ici.

² Les PUR n'autorisant pas les pratiques d'écriture inclusive, nous écrivons ce texte en suivant les règles grammaticales en usage dans la langue française tout en invitant les lecteurs à avoir à l'esprit la violence des réactions suscitées par le débat sur l'écriture inclusive ainsi que le caractère récent de nos usages grammaticaux.

Ainsi deux champs d'interrogation s'ouvrent à la réflexion sur la question du tournant spatial : d'une part, le rapport entre l'histoire de l'introduction de l'espace dans la pensée au sein des différentes sciences humaines et sociales – et parmi elles en géographie – et le moment où cette introduction est construite sous la notion de tournant, et d'autre part, la place de la géographie, comprise comme science de l'espace, dans ce tournant. De fait la question est complexe, car elle impose la gageure d'articuler *une histoire de l'espace* (soit, un objet) dans les sciences humaines et sociales et *une histoire du tournant* (soit, un discours sur l'objet, aux fonctions performatives) dans les sciences humaines et sociales. Nous allons tenter ci-dessous d'en démêler les fils, en mettant en évidence la situation spécifique de la géographie dans le tournant spatial et en revenant en premier lieu sur l'agenda du *spatial turn* selon Soja. Les premiers apports réflexifs présentés ci-dessous invitent à un travail épistémologique plus approfondi, depuis la géographie, de ce qui se joue ou s'est joué dans le tournant spatial des sciences humaines et sociales.

1. Retour sur l'agenda du *spatial turn* selon Soja : pour une géographisation des « théories sociales critiques »

Dans le premier chapitre de *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, intitulé « History: Geography: Modernity », Soja (1989) explicite les objectifs visés par l'expression *spatial turn*³, mais il s'assure aussi de leurs conditions de possibilité. Il fait travailler les couples d'opposés « *history and geography* » et « *modernity and postmodernity* » pour reconstruire leur articulation et définir l'agenda de la *postmodern geography vs modern history*.

Pour ce qui concerne les objectifs, il s'agit, d'une part, de penser *avec* l'espace, et ce de deux façons :

- 1) à un niveau épistémique, la reconnaissance par les théories sociales de la part de spatialité de l'organisation économique, politique et sociale de la modernité – soit « *a postmodern geography of the material world* » (*ibid.* : 12) ;
- 2) à un niveau épistémologique, l'affirmation d'une « *interpretative significance of space* », c'est-à-dire de la pertinence de l'exercice d'une « *geographical imagination* » comme opérateur des théories sociales et plus précisément de la pensée critique (*i.e.* marxiste) – soit « *a postmodern geography of critical social consciousness* » (*ibid.* :12).

Il s'agit, d'autre part, de penser *avec* la géographie, ce qui implique :

- 1) la refondation de cette pensée disciplinaire sur une définition renouvelée du concept d'espace avec lequel elle travaille, mais aussi sur la réarticulation d'une pensée par l'espace à une pensée par le temps qui lui permette non seulement de rester inscrite dans l'approche marxiste dialectique, mais encore d'abonder une géographie historique⁴.
- 2) l'établissement de la géographie ainsi renouvelée en instrument du redéploiement dans les théories sociales de cette « *spatial consciousness*⁵ » qu'il appelle de ses vœux ou, pour le dire autrement, faire d'une *postmodern critical human geography*, disciplinaire donc, l'instrument central des *postmodern geographies* en sciences sociales.

Soja discute alors les conditions de possibilités de ces objectifs, en s'attachant d'abord à un travail de déconstruction de la modernité scientifique qui relève d'une histoire des sciences. Il

³ Ce chapitre présente effectivement trois occurrences de l'expression *spatial turn* (pages 16 et 39), la 3^e faisant sous-titre de partie ; mais aussi deux occurrences de *new/postmodern turn* (pages 20 et 22), toutes deux directement associées à la question de la spatialité, et de nombreuses occurrences des mots *turner* et de *turning*.

⁴ Un projet intradisciplinaire qui anime Soja et qui fait l'objet des derniers chapitres de l'ouvrage.

⁵ Ou « *a critical sensibility to the spatiality of social life* » (*ibid.* : 11).

procède, d'une part, à un travail de déconstruction de l'historicisme. L'enjeu central de son travail est alors :

- 1) d'objectiver par le biais de quels auteurs (selon Soja, Rorty, Popper, Eliade, etc.) et sur quels fondements (selon Soja, la pensée du progrès, le marxisme dialectique, la confusion entre causalité historique et causalité logique), à un niveau théorique, l'« *historical imagination* » est devenue le régulateur de toutes théories sociales progressistes ou critiques⁶ modernistes ;
- 2) de montrer comment son exercice a conduit, à un niveau empirique cette fois, à l'invisibilisation de la spatialité non seulement inhérente au capitalisme, mais instrumentale pour celui-ci, le tout concourant à l'a-spatialité fondamentale des théories sociales modernistes⁷.

Il questionne, d'autre part, la place de la géographie « moderne » dans l'historicisme. Il s'attache alors :

- 1) à expliciter les raisons internes à la discipline (selon Soja, déterminisme environnemental, régionalisme) et externes (néo-kantisme) de son exclusion du débat théorique qui a (eu) lieu au sein des sciences humaines et sociales modernistes⁸,
- 2) à rendre compte de la participation de la géographie à l'historicisme, par sa manière de s'être faite appliquée – c'est-à-dire soumise aux impératifs définis par les acteurs économiques et/ou politiques du libéralisme – ou encore d'avoir restreint son discours disciplinaire à la description de l'espace comme simple scène de la dialectique par laquelle les acteurs font l'histoire⁹.

Ce premier mouvement de déconstruction est suivi d'une entreprise de construction des conditions de possibilité du postmodernisme géographique que Soja cherche à fonder, qui promeut non seulement ceux qui ont fait le tournant, mais aussi, à travers eux, la redéfinition conceptuelle de l'espace (comme produit selon Lefèbvre, comme hétérogène vs absolu et relationnel vs relatif, selon Foucault) et les topoï (par exemple, l'hétérotopie, l'espace vécu) sur lesquels elle repose. Cette promotion conceptuelle est, en effet, un impératif théorique au sein de la géographie même, car, pour la géographie sociale critique, elle sert de ligne de démarcation de et d'opposition au courant de la *new geography* (l'analyse spatiale quantitative). Ainsi, au-delà de la réalisation d'une pensée de l'espace et avec l'espace, c'est à la condition de cette redéfinition du spatial étayée sur ces premiers *postmodern geographers* que se joue la postmodernité géographique pour Soja et qu'elle s'adresse à la géographie. Les termes de cette construction *a posteriori* s'énoncent explicitement stratégiques puisque les *postmodern geographers* « malgré eux » privilégiés par Soja dans ce premier chapitre introductif, soit le français Michel Foucault et l'anglais John Berger, sont choisis en tant qu'historiens et en fonction de leur potentiel d'impact sur les théoriciens du social, et éclipsent Henri Lefebvre – dont le rôle est reconnu comme primordial dans les chapitres suivants –, du fait de son plus

⁶ « *It is important to stress that this historical imagination has been particularly central to critical social theory, to the search for practical understanding of the world as a means of emancipation versus maintenance of the status quo. [...] It is precisely the critical and potentially emancipatory value of the historical imagination, of people "making history" rather than taking it for granted, that has made it so compulsively appealing.* » (ibid. : 14).

⁷ Soja parle de « *silenced spatiality of historicism* » (ibid. : 13), « *prioritization of time over space* » (ibid. : 11), « *peripheralization of space* » (ibid. : 15), « *subordination of space to time/history* » (ibid. : 33), « *annihilation of space by time* », « *submerge of space* » (ibid. : 34), au sein de l'« *addictive historicism* » (ibid. : 12).

⁸ « *The discipline of Modern Geography [...], was squeezed out of the competitive battleground of theory construction.* » (ibid. : 31) ; « *The discipline as a whole turned upwards, abstaining from the great theoretical debates as if a high wall had been raised around it.* » (ibid. : 36).

⁹ « *An already-made geography sets the stage, while the wilful making of history dictates the action and defines the story line* » (ibid. : 14) ; « *[...] the once much more central role of geographical analysis and explanation was reduced to little more than describing the stage-setting where the real social actors were deeply involved in making history.* » (ibid. : 31).

grand isolement dans le champ¹⁰. Soja s'attache à révéler le tournant spatial que ces « *turners* » opèrent dans leurs écrits et à en objectiver les conséquences métathéoriques par-delà leurs tentatives pour les camoufler¹¹. Cette construction s'avère tout autant stratégique quand elle impose le récit du passage de la « *gallic spatialization* » (*ibid.* : 40) opérée par la philosophie française¹² à la « *anglophonic marxist geography* » (*ibid.* : 42) réalisée par la *postmodern critical human geography*, par le truchement des textes de l'historien anglais du marxisme et du postmodernisme, Perry Anderson, et par dessus ceux du géographe français Yves Lacoste (« one of those who interviewes Foucault on geography » – *ibid.* : 37) dont le chapitre tire pourtant sa citation d'entame¹³. Cette dimension stratégique à multiples fonds, notamment disciplinaires, met en évidence le niveau de programmatique attaché à la proposition de Soja. Il s'agit bien d'une construction rétrospective à vocation performative, c'est-à-dire d'un agenda.

Plusieurs enseignements intéressants peuvent être tirés de cette analyse du propos de Soja, éléments qui traversent depuis lors la question du *spatial turn* tant en sciences humaines et sociales qu'en géographie, et qui sont aujourd'hui au cœur de son évaluation. Premièrement, l'ouverture de deux niveaux de possibilité ontologique de l'agenda des *postmodern geographies* : leur réalisation à un niveau épistémique, l'espace (ou la spatialité) devenant un champ d'étude, voire un objet, des théories sociales ; leur réalisation à un niveau épistémologique, par le fait de la substitution de la « *geographical imagination* » à l'« *historical imagination* » en tant que régulateur de la pensée sociale et par conséquent de l'installation en position métathéorique de quelque chose de l'ordre d'un « géographisme »¹⁴. Il est ainsi frappant de voir que un des paradigmes de la modernité intellectuelle, le marxisme, est positionné en élément clé du postmodernisme. Implicitement, c'est bien la pensée du social par l'espace (et non par l'histoire) qui est faite moyen du repositionnement du marxisme au cœur des *postmodern géographies*. Deuxièmement, le rôle de la géographie dans le *spatial turn* : pour Soja, seule une conversion de la *modern geography* en *postmodern critical human geography* – c'est-à-dire une géographie marxiste ou critique tournant sur une définition relationnelle de l'espace en tant qu'il est socialement produit – est susceptible de faire jouer un rôle à la discipline dans le *spatial turn*, pour faire valoir la spatialité de l'organisation du pouvoir et/ou pour participer de manière significative aux débats théoriques des sciences humaines et sociales. C'est à ce titre que le *spatial turn* devient condition (non seulement spatiale mais géographique) d'un postmodernisme transdisciplinaire ou encore fait les *postmodern geographies* (au pluriel, comme dans le titre de l'ouvrage). Troisièmement, l'ouverture d'un

¹⁰ « *The most persistent, insistent, and consistent of these spatializing voices belonged to the French Marxist philosopher, Henri Lefebvre. His critical theorization of the social production of space will thread its way into every subsequent chapter. Here, however, I will extract and represent the spatializing projects of two other critical theorists, Michel Foucault and John Berger, whose assertive postmodern geographies have been largely hidden from view by their more comforting and familiar identification as historians.* » (*ibid.* : 16 – lire aussi page 41).

¹¹ « *And when some of the most influent social critics of the time took a bold spatial turn, not only was it usually seen by the unconverted as something else entirely, but the turners themselves choose to muffle their critiques of historicism in order to be understood at all.* » (*ibid.* : 16).

¹² Ce qui deviendra la *french theory* à laquelle se réfèrent les chercheurs anglophones, et qu'ils ne cesseront d'étendre à de nouveaux auteurs (dont notamment Lefebvre) et de nouveaux champs disciplinaires (parmi lesquels la sociologie).

¹³ La citation de Foucault mise en exergue du chapitre (*ibid.* : 20) est extraite de la traduction anglaise de l'entretien de Foucault réalisé par Hérodote (1976), dans lequel les géographes français amènent l'historien-philosophe à reconnaître : « *I have enjoyed this discussion with you because I've changed my mind since we started. I must admit that I thought you were demanding a place for geography [...]. Now I can see that the problems you put to me about geography are crucial ones for me. [...] Geography must indeed lie at the heart of my concerns.* » (in GORDON, 1980 : 77).

¹⁴ Le terme est forgé par nous, par analogie avec celui d'historicisme que l'exercice de la pensée avec l'espace vise à remplacer.

champ de questionnements autour des *turners* et de l'agenda stratégique de Soja – questionnements qui ne sont pas sans recouper les deux précédents. Une part de ce questionnement découle de l'identification, dans cet agenda, de deux possibles voies de mise en difficulté de la géographie dans le *spatial turn* : la mise en rapport de subordination de la géographie en général par rapport à une *french theory* extra disciplinaire de plus en plus étendue et, le cas échéant, à l'heuristique de l'espace que celle-ci déploie – soit le retournement paradoxal de l'agenda de Soja –, et la mise en situation de périphérie de la géographie française, et au demeurant de toute autre géographie¹⁵, par rapport à la géographie critique anglophone (ici anglo-étatsunienne) qui est ainsi faite unique développeur du *spatial turn* et de la *postmodern geography*.

2. S'approprier la pensée de l'espace (en géographie et dans les SHS)

Dans cette partie, l'on propose de se placer non plus du point de vue de l'agenda de Soja à la fin des années 1980, mais du point de vue de la réalisation du tournant spatial (ou de ce quelque chose qui est formulé en termes de tournant spatial) dans les différentes disciplines de SHS, notamment en géographie. On tentera donc une première exploration de ce qui est réalisé au nom du tournant spatial à travers l'ensemble des SHS, mais aussi de ce qui s'en trouve contesté, notamment en géographie. Les divers points de l'agenda de Soja, tels que présentés ci-dessus, nous serviront alors d'éventuels repères logiques dans ce premier travail d'évaluation.

La mobilisation d'un schème de cognition géographique dans la construction rétrospective du *spatial turn* chez Soja, entérine implicitement l'antériorité d'une préoccupation spatiale de la géographie sur les autres disciplines de SHS. Les différents points de l'agenda de Soja supposent, en effet, une identification préalable de la pensée géographique à un objet, l'espace. Mais peut-on rendre compte du moment où le projet scientifique de la géographie trouve à s'articuler à la pensée spatiale ? Même si la datation en est difficile et sensible au risque d'anachronismes (soit, la reconstruction *a posteriori* du passé avec la perspective du présent), on peut, en effet, faire l'hypothèse de la transformation d'un projet cognitif centré sur la Terre (« *Erdräum* ») et le milieu, à travers les objets que sont notamment le paysage et la région, en un projet centré sur les localisations, répartitions spatiales et la production de l'espace ainsi que sur la spatialité, dans lequel les dimensions spatiales sont *explicitement* mobilisées. Ceci tranche certes avec la thèse de Grataloup (1997) selon laquelle la géographie s'est toujours intéressée à l'espace : elle ne l'a été qu'au sens d'une attention constante portée aux découpages de la surface terrestre constitués en objets d'étude – c'est-à-dire les continents, pays, régions, contrées, localités (Hettner, 1927) – et en moyens de l'étude (approches mono-, pluri-, trans-scalaires).

Force est de constater que les concepts d'ordre spatial (distance, accessibilité, réseau, territoire, lieu, localisation, site, situation, interaction spatiale, spatialité, proximité, écart, contiguïté, etc.) émergent seulement petit à petit pour se stabiliser au tournant des années 1950, avec des différences nettes de datation suivant les cultures scientifiques. En géographie économique, les termes « facteurs de localisation » et « théorie des localisations » (*Standortlehre*) n'apparaissent qu'à partir des années 1920 (Pfeifer, 1928 ; Lösch, 1940) ; Christaller (1933)

¹⁵ On a évoqué ci-dessus de Lacoste et des géographes de la revue *Hérodote* qui proposent une autre voie théorique et méthodologique de mobilisation en géographie des propositions foucaaldiennes afin de donner à la géographie un objet inspiré du pouvoir tel que le problématisé Foucault, mais on pourrait aussi évoquer, à titre d'exemple, la proposition de Claude RAFFESTIN (1980) en faveur d'une géographie foucauldienne organisée autour de la notion clé de relationnalité. Tandis qu'autour de LEFEBVRE (1974), on pourrait rappeler le travail de Roger Brunet sur la production de l'espace, directement inspirée par les cours et lectures de Lefebvre, ou la proposition de la géographie sociale autour du concept d'espace vécu.

s'intéresse à la localisation et à la distance pour une théorie des localisations des commerces et équipements urbains (« *Standortlehre der städtischen Gewerbe und Einrichtungen* » – *ibid.* : 20). Pour la géographie générale, Ratzel (1882) mobilise le concept de distance¹⁶ et Schmidt (1930) propose l'espace et le lieu comme concepts fondamentaux de la géographie. Enfin, l'avènement de la « new geography » des années 1960 pourrait être lu non seulement comme une « révolution quantitative » (Burton, 1963), mais aussi comme une inflexion de la discipline vers le spatial, notamment dans les manuels de Haggett (*Locational analysis*, 1965), Bunge (*Theoretical Geography*, 1960), Berry (*Geography of Market Centers and Retail Distribution*, 1967). En France, Dollfus (1970) propose un petit livre avec pour titre *L'Espace géographique*, éponyme de la revue *L'Espace géographique* fondée l'année suivante. L'expression de « new geography », qui marque l'opposition à une ancienne manière de faire et dire la géographie, justifie les tentatives d'analyse de cette transformation en termes de *révolution scientifique* qui en ont été proposées à la fin des années 1960. Le terme de « *revolution* » que choisissent alors les géographes pour désigner cette inflexion autour de laquelle se constituera progressivement la discipline et qu'ils qualifient diversement (Racine et Raffestin, 1978, en identifient sept), est une métaphore – à l'instar du « *turn* » – mais celle-ci est historique. Autrement dit, elle s'accorde avec l'historicisme du paradigme moderne – soit un certain mode d'écriture des sciences inspirée de Kuhn et qui domine encore à l'époque¹⁷. Si cette métaphore marque bien le moment où la géographie devient pleinement spatiale (en faisant de l'espace son objet), le projet de Soja (1989) d'une *postmodern critical human geography* se positionne pour sa part contre l'avènement de l'analyse spatiale au double motif d'une négligence du social et de la théorie sociale dans ce courant et, cela est lié, d'une conception moderniste de l'espace. En dépit du renouvellement théorique qu'elle propose, la new geography se caractérise par un néo-positivisme qui mobilise toujours une conception moderniste (principalement positionnelle) de l'espace. Smith et Katz (1993), prolongeant l'argumentation de Soja, affirment même que la géographie (*i.e.* la new geography), en ne comprenant pas la production de l'espace (au sens de Lefebvre), a contribué à « tuer » l'espace, c'est-à-dire à empêcher sa saisie sur un mode conceptuel-théorique en SHS et à favoriser au contraire son développement exclusif dans un registre métaphorique¹⁸. Ainsi, Soja, en trouvant l'origine du *spatial turn* dans la philosophie, réfute la pertinence paradigmatique de la révolution spatiale de la géographie quantitative. Le choix de « *turn* » marque cette opposition à la « *revolution* » et révèle un effet de discours.

Dans les autres disciplines des SHS, on observe plus récemment l'émergence d'une pensée spatiale présentée comme innovation, voire comme rupture, et formulée en termes de « tournant » : histoire des sciences (Shapin, 2010 ; Jacob, 2014), histoire (Schlögel 2003 ; Rau, 2017), histoire de l'art (DaCosta Kaufmann, 2004), économie (Krugman, 1998), sociologie (Löw, 2001), anthropologie (Segaud, 2010), psychanalyse (Anzieu, 1995), littéraires (Collot, 2014 ; Westphal, 2007) ; *legal studies* (Philipopoulos-Mihalopoulos, 2011), etc. Si la perspective est adoptée et signée, ce faisant, l'avènement contemporain d'une « *spatial consciousness* » (pour reprendre les termes de Soja), en revanche de quelle sorte d'innovation

¹⁶ « Une théorie (*Lehre*) des distances s'impose comme première nécessité pour la géographie si celle-ci veut être une science des dispositions (*Anordnungen*) spatiales sur la surface terrestre. » (RATZEL, 1882 : 177).

¹⁷ Le terme de révolution emprunté par Kuhn à l'astronomie est certes dans cette perspective spatial, mais chez Kuhn comme chez les géographes qui s'en emparent, il s'agit bien 1- d'écrire une histoire de la géographie selon le paradigme moderne du progrès scientifique, 2- d'importer aussi l'idée d'une révolution au sens historique du terme. C'est ce dont témoignent, par exemple, les références et le titre d'un article de David HARVEY (1972), qui discute des conditions de développement d'une géographie marxiste radicale sur les anomalies internes de la *new geography*.

¹⁸ « *If the discipline of geography has been in the forefront of the recent reassertion of space, it was also a central contributor to the death of space.* » (SMITH et KATZ, 1993 : 74).

s'agit-il ? De l'introduction, à un niveau épistémique, d'*objets spatiaux* dans des pensées disciplinaires qui les avaient jusqu'à lors négligés ou bien de l'adoption, à un niveau épistémologique, d'une manière de reconstruire *avec la dimension spatiale* des objets traditionnels de ces disciplines ou encore d'en produire de nouveaux ? S'agit-il d'une pensée *de* ou *sur* l'espace ou d'une pensée *par* ou *avec* l'espace, soit de l'exercice d'une « geographical imagination » (pour reprendre les termes de Soja) en SHS ? Dans quelle mesure l'introduction de ces objets ou de cette dimension s'est-elle accompagnée d'une rupture d'ordre épistémologique dans les disciplines concernées ? Enfin, dans certaines de ces disciplines, l'apparition de dénominations concurrentes, par exemple « tournant paysager », « tournant topographique » et « tournant cartographique » dans les études littéraires (Hallet et Neumann, 2009) complexifie le propos.

Ces alternatives lexicales interrogent plus fondamentalement encore l'endroit d'opérationnalité d'une pensée *avec* l'espace dans la fabrique du savoir scientifique contemporain, que ces auteurs et disciplines ont privilégiée. Toutes ces questions appellent des évaluations épistémiques, théoriques et épistémologiques, précises et documentées, pour chacune des disciplines concernées par le tournant spatial, mais aussi, dans un effort de généralisation, transversalement au champ des *postmodern geographies* ouvert par Soja. En restant dans la perspective et les termes de l'agenda de Soja présenté ci-dessus, on peut en effet identifier au moins deux points d'inflexion, voire d'achoppement, dans la réalisation du tournant spatial en question. D'une part, un développement de ces diverses *postmodern geographies* disciplinaires sur le fondement quasi exclusif des textes de la *french theory* (des *turners* de Soja ou de ceux identifiés), et qui, ce faisant, tendrait à maintenir la géographie (en tant que théorie sociale) en dehors des débats contemporains en SHS. D'autre part, ces *postmodern geographies* seraient « géographiques » dans un sens faible, car si elles sont spatiales, elles n'opèrent pas à un niveau conceptuel-théorique mais bien plutôt à un niveau méthodologique ou technique, voire à travers l'heuristique de la métaphore spatiale (Jacob, 2014) – trouvée chez Foucault notamment. En conséquence, ces *postmodern geographies* peuvent trouver à reproduire l'approche moderniste de la spatialité comme scène (ou support) et/ou à s'articuler à une conception principalement spatialiste de l'espace – toutes deux combattues par Soja et destinées à disparaître, selon lui, dans l'avènement du *spatial turn* – et à ne convoquer la géographie qu'au titre de sa maîtrise des techniques spatiales (la cartographie, le SIG, la géovisualisation, la géomatique, par exemple) ou des méthodes spatiales (la variation des échelles d'étude, l'analyse spatiale, par exemple) – comme une sorte d'ingénierie du tournant spatial. Elles pourraient aussi se faire carrément a-spatiales en privilégiant l'heuristique de la métaphore sur la théorisation par le spatial. Comme l'écrivent Smith et Katz (1993), l'usage des métaphores spatiales en SHS s'est trouvé effectivement stimulé par le sous-développement passé (*i.e.* dans l'historicisme) du discours spatial.

En conséquence, *a contrario* de cet accueil du tournant spatial dans les SHS, l'idée a fait débat en géographie dans les années 1990 et continue à faire débat. Au sein de cette discipline, ce sont tant les termes du *spatial turn* comme agenda, que les modalités de ce quelque chose appelé tournant spatial, qui se trouvent discutés de manière critique. Le débat fait valoir deux points de saillance désormais familiers : d'une part, une critique d'ordre épistémologique du tournant spatial au titre du « fétichisme spatial » ou du « spatialisme » qu'il imposerait en retour à une discipline qui, délaissant au même moment son autodéfinition comme *science de l'espace*, cherche à se faire *science de la dimension spatiale du social* (Agnew, 1995 ; Werlen, 1995 ; Lévy, 1997 ; Lossau et Lippuner, 2004) ; d'autre part, une inquiétude d'ordre politique – qui n'est pas sans rappeler les mots que Foucault oppose à l'insistance des géographes d'*Herodote*

qui l'interviewent¹⁹ –, sur la place de la géographie dans la théorisation sociale portée par l'ensemble des *postmodern geographies* configurées par le tournant spatial (Agnew, 1995 ; Lévy, 1997). Les géographes qui, entre les années 1980 et les années 2000, ont pris les tournants culturel, interprétatif et/ou actoriel, résistent à un tournant spatial qui signerait le retour par la bande du spatialisme en géographie, voire du « cadre spatial » – sa forme primitive – (le *territorial trap* dénoncé par Agnew (1995) ou le *spatial trap* (Lossau et Lippuner, 2004)). Et si Jacques Lévy (1996) rebondit sur l'idée d'un « tournant géographique diffus dans les sciences sociales²⁰ » formulée par le philosophe Marcel Gauchet (1996), c'est effectivement pour énoncer un programme qui mettrait la question des dimensions spatiales des sociétés humaines au centre des recherches des SHS, mais aussi pour agréger un collectif scientifique transversal aux SHS autour de la géographie. Dans la même veine, Doreen Massey (1999 : 7) insiste aussi sur le potentiel subversif et radicalement disruptif d'une prise en compte de la dimension spatiale en SHS, à la manière de la géographie : « *Our argument is that working these theories in an explicitly geographical fashion may radically reconfigure fields which previously had been thought without that dimension.* » Ainsi, contrairement aux autres disciplines qui voient dans le tournant spatial une thématique ou une démarche nouvelle, la géographie reçoit cette insistance sur l'espace comme une redondance, voire comme un risque épistémologique et comme une guerre des récits. Les géographes identifient finalement le risque d'une dissolution disciplinaire (de leur discipline et du projet scientifique de celle-ci) dans l'usage non référentiel (à la discipline et à ce qu'elle élabore autour de la question spatiale) du terme « géographi(qu)e » par les sciences sociales impliquées dans ce tournant spatial transdisciplinaire.

Ces débats et ces continuelles réassertions non pas seulement du spatial (au sens dimensionnel) mais du géographique (au sens disciplinaire) tendent à montrer que, pour les géographes, tout se passe comme si le tournant spatial s'était réalisé dans l'histoire des sciences sans que ne s'accomplisse pleinement le *spatial turn* visé dans l'agenda de Soja – soit des *postmodern geographies* emmenées par une géographie conceptuellement et théoriquement renouvelée devenue moteur de la théorie sociale et *a fortiori* d'une théorie sociale radicale/critique.

3. Les moments spatiaux au XX^e siècle

La dimension stratégique de l'agenda de Soja promet, on l'a vu, une histoire du *spatial turn* et des *postmodern geographies* qui privilégie des auteurs, des disciplines et des temporalités. Chez les auteurs de sciences humaines et sociales au XX^e siècle, on peut cependant relever trois types de rapport au concept et aux enjeux d'espace pour leur discipline, qui dépassent les jalons imposés par cette construction rétrospective à vocation performative. Ils laissent entrevoir une histoire longue de la pensée de l'espace en sciences humaines et sociales, une interrogation de ce qui se joue derrière la notion de tournant, et une possible corrélation entre tournant spatial et a-spatialité.

• *Je découvre l'espace et je critique les autres de ne pas l'avoir pris au sérieux.* Ainsi, par exemple, le sociologue Alfred Weber (1909) qui dans sa théorie des localisations intègre la distance entre lieu de production et lieu de ressources, reproche à la géographie économique de ne pas s'intéresser à la question de la distance. Du côté des philosophes, Michel Foucault (1967)

¹⁹ « Il est vrai qu'au début je croyais que vous revendiquiez la place de la géographie comme les professeurs qui protestent quand on leur propose une réforme de l'enseignement : "vous avez diminué l'horaire de sciences naturelles ou la musique" [...]. » (in *HERODOTE*, 1976 : 84).

²⁰ Citation complète « Nous assistons à un tournant géographique diffus des sciences sociales. Entendons non pas un tournant inspiré du dehors par la géographie existante, mais un tournant né du dedans sous l'effet de la prise en compte croissante de la dimension spatiale des phénomènes sociaux. » (*ibid.* : 42).

annonce « l'époque de l'espace » et propose de faire une « histoire des espaces » (1977 : 192)²¹, car « *l'espace est fondamental dans tout exercice du pouvoir* » (1982). Il reproche à la philosophie la prépondérance du temps sur l'espace²² et propose la notion de « spatialité sociale » : « il y a eu une nouvelle forme de *spatialité sociale*, une certaine manière de distribuer socialement, politiquement, des espaces » (1978). Cet intérêt pour l'espace constitue une opportunité pour se démarquer du marxisme et pour réduire la contradiction qui consiste à adopter une démarche historique (comme le sont ses projets archéologique puis généalogique) sans toutefois tomber dans l'écueil de l'historicisme. Henri Lefebvre (1972) élabore une conception de l'espace comme « œuvre » et « médium », et critique l'absence de pensée spatiale en philosophie qui préférerait la temporalité²³. Plus récemment, le philosophe Peter Sloterdijk (1998) affirme que depuis Heidegger, rien n'a été écrit sur l'espace et il reproche une « *existentielle Raumbblindheit des herkömmlichen Denkens* » (*ibid.* : 341). On peut lire de multiples penseur·es qui se montrent surpris·es de l'irruption du spatial dans la saisie conceptuelle du monde et, du point de vue de l'histoire de la pensée et du point de vue de la géographie contemporaine, on ne peut qu'être surpris en retour de leur surprise. Si cette position critique ne surprend pas avant la proclamation par Soja de l'avènement du tournant spatial, elle étonne chez des auteur·es contemporains, plus particulièrement chez des philosophes.

• *Je travaille avec le concept d'espace sans en faire un plat.* Les exemples suivants étayent cette seconde modalité. En sociologie, Georg Simmel (1908) développe le problème de la socialisation en lien avec le jeu de la distance jusqu'à proposer une « sociologie de l'espace ». Chez le philosophe Ernst Cassirer (1923), l'espace est une « forme symbolique », variable selon les conceptions d'espace et les significations – esthétique, mythique, mathématique – qui lui sont assignées. Au fond, cependant, espace signifie chez Cassirer « ordre des coexistences possibles », suivant en cela l'idée de Leibniz. Martin Heidegger (1927) fonde une tradition de la pensée de la spatialité (ironiquement dans son ouvrage sur le rapport au temps, *Sein und Zeit*). Le géographe/économiste Walter Christaller (1933) définit la ville comme un problème de commutation et de distances et reconnaît le fonctionnement des réseaux urbains. Le sociologue Paul-Henry Chombart de Lauwe (1952) développe l'idée d'espace social comme enjeu principal dans les processus d'urbanisation et le fonctionnement de la métropole. L'anthropologue Edward T. Hall (1966) analyse les cultures de l'espace comme « silent language », comme communication. Chez le sociologue Erving Goffman (1964, 18), la notion de situation est définie comme « environment spatial » (« *full spatial environment anywhere within which an entering person becomes a member of the gathering that is (or does then become) present* »). Enfin, le sociologue Anthony Giddens (1987) insiste sur la « time-space distanciation » et les « settings » comme problème de la sociologie.

De fait, tout au long du XX^e siècle, la question de l'espace, du lieu, du territoire, de la distance, de la localisation, de l'organisation spatiale, de l'accessibilité, du paysage, etc. (ré)émerge sans

²¹ « Il y aurait à écrire toute une histoire des espaces qui serait en même temps une histoire des pouvoirs - depuis les grandes stratégies de la géopolitique jusqu'aux petites tactiques de l'habitat, de l'architecture institutionnelle, de la salle de classe ou de l'organisation hospitalière, en passant par les implantations économique-politiques. Il est surprenant de voir combien le problème des espaces a mis longtemps à apparaître comme problème historico-politique. » Ou encore : « On peut faire toute l'histoire d'un pays, d'une culture, ou d'une société, à partir de la manière dont l'espace y est valorisé et distribué. » (FOUCAULT, 1978 : 577).

²² « Depuis Kant, ce qui pour le philosophe est à penser, c'est le temps. Hegel, Bergson, Heidegger. Avec une disqualification corrélatrice de l'espace qui apparaît du côté de l'entendement, de l'analytique, du conceptuel, du mort, du figé, de l'inerte. » (FOUCAULT, 1982).

²³ « La prépondérance de l'espace exige la reconsidération d'une grande part du savoir, notamment, dans la sociologie, l'économie politique, l'anthropologie, l'histoire elle-même. Ce savoir a été conçu [...] en affirmant la priorité et la primauté du temps sur l'espace. » (*ibid.* : 16).

cependant devenir paradigmatique ou métathéorique pour l'ensemble des sciences humaines et sociales. Si l'on accepte ce bref survol, la question de savoir ce que Soja (1989) a identifié se pose à nouveau : une accumulation tout au long du XX^e siècle qui finit par *faire* le *spatial turn* ou bien une émergence à un moment donné ? Au-delà, dans quelle mesure ne transforme-t-il pas ce qui relève de l'histoire longue de la prise en compte de l'objet espace dans des pensées disciplinaires variées, en un moment signifiant de l'histoire des sciences et en un programme, tout en réduisant le pas de temps originaire ? Que problématise-t-il avec le *tournant spatial* : la pensée spatiale, le paradigme postmoderne, le collectif transdisciplinaire ? Ces questions restent posées et méritent investigation.

• *J'utilise des métaphores spatiales sans m'en rendre compte, mais aussi pour « embrouiller » ou poétiser.* Ainsi, le sociologue Kurt Lewin (1951) utilise la métaphore du « champ » pour évoquer la société, repris par Bourdieu comme « champ social ». D'autres mobilisent les métaphores de l'« enracinement » (Moles et Rohmer, 1999) et de l'« ancrage » (*mooring*) (Hannam, Sheller et Urry, 2006) pour signifier des situations d'immobilité temporaire ; du « nomadisme » pour parler de la mobilité généralisée (Piolle, 1991) ; du « cyberspace » en tant que synonyme d'Internet (Mitchell, 1995 ; Zook *et al.*, 2004). Enfin, l'une des opérations de confusion les plus célèbres concerne la notion « espace social » chez le sociologue Pierre Bourdieu (1994). Celle-ci signifie le positionnement respectif des classes sociales dans un *plan graphique* en deux dimensions issues de l'analyse factorielle, mais elle est interprétée comme un glissement vers un ordonnancement spatial effectif. Les glissements entre métaphores spatiales, référents localisés et mise en image spatialisée sont légion (Grataloup, 1997). On peut se demander dans quelle mesure cette métaphorisation de l'espace (voire cette poésie spatiale) n'est pas, à côté du spatialisme dénoncé par certains géographes (cf. supra), une des deux dimensions principales du tournant spatial, en tant que paradigme de la postmodernité et du postmodernisme. Au contraire du spatialisme, il s'agirait alors, et du point de vue de la géographie, d'un tournant proprement a-spatial.

Ainsi, si l'on élargit la focale, *plusieurs* mouvements vers l'espace, mais aussi plusieurs mouvements *contre* la notion d'espace ont été produits au XX^e siècle dans les sciences humaines et sociales. Actuellement, au nom de la dénonciation d'un risque de retour au spatialisme en géographie, une grande partie de la géographie anglophone semble être passée d'une analyse de l'espace à une analyse du champ politique localisé (*politics*). Les dimensions spatiales semblent alors suspendues. Devenues un prétexte à une analyse des rapports de pouvoir et de domination, et non plus une dimension agissante de celles-ci, leur affaiblissement acte alors la consolidation d'un « tournant post-spatial ». Un tel embarquement de la géographie dans une spatialité faible, voire une a-spatialité, sous l'effet d'une métaphore spatiale empruntée à la sociologie, s'accorderait donc avec un mouvement post-disciplinaire dans lequel le tournant spatial abandonnerait définitivement l'option d'être/de se faire géographique et dans lequel la « geographical imagination » relèverait essentiellement d'un registre métaphorique. On pourrait dire qu'en prenant le tournant spatial une partie de la géographie s'est « déspatialisée », faisant d'un lieu d'enquête rien de plus qu'un « contexte ». Là encore, cette analyse du rôle théorique assigné à la spatialité de la géographie contemporaine est une tâche épistémologique à conduire.

Au final se pose la question de savoir si les expressions « tournant spatial » ou « tournant géographique » sont pertinentes pour qualifier le moment contemporain. L'expression « tournant spatial » s'impose, ne serait-ce que par l'usage, pour désigner le moment contemporain dont il faudrait élucider les spécificités. On peut reconnaître au moins un effet : puisque « tournant spatial » a été inventé récemment – lorsque le mot existe, existe aussi la

chose –, ce qu'il recouvre est spécifique par rapport aux tentatives pour penser l'espace ou avec l'espace qui l'ont précédé. On peut faire l'hypothèse que pour la première fois, ceci amène un débat, une « conversation » interdisciplinaire en sciences humaines et sociales est d'accord sur l'importance à accorder à cette dimension²⁴.

4. Le « tournant spatial » comme mo(u)vement spécifique

Il semble y avoir une spécificité dans le mouvement actuel, qui va au-delà du fait qu'il touche l'ensemble des disciplines des sciences humaines et sociales (permettant précisément de le qualifier comme un « tournant »). Certes, il y aurait un chantier épistémologique à mener sur cette rhétorique des tournants – est-ce que le tournant correspond toujours à une innovation ? Quelle est la dimension performative du terme ? – car entre le dire et le faire, il y a parfois un écart. Cependant, on peut noter plusieurs inflexions au cours des vingt dernières années qui substantialisent la conception d'un tournant spatial en sciences humaines et sociales, y compris en géographie.

- Un mouvement contradictoire d'explosion de l'usage métaphorique de l'espace et de tentatives de conceptualisation concomitantes (Jacob, 2014). Les concepts de distance, limite, territoire, lieu, localisations, etc. continuent à être débattus, et un usage relativement plus contrôlé s'est fait jour qui vise à standardiser et à normaliser leurs usages, notamment par le biais de l'entreprise de dictionnaires disciplinaires. Dans le même temps, les métaphores spatiales continuent leur œuvre expressive et significative. Leur investigation reste une tâche épistémologique importante pour comprendre les théorisations sociales contemporaines.
- Un autre mouvement d'ingénieurisation spatiale consolidé par l'avènement de l'économie de la connaissance néolibérale. En soutenant le développement de projets cognitifs pour autant qu'ils soient d'emblée dotés d'un potentiel d'application, celle-ci favorise en effet l'instrumentalisation des compétences en méth(odes) et techn(olog)iques (la cartographie, le SIG, la géovisualisation, la géomatique, etc.) spatiales des géographes.
- Le développement d'expressions qui visent à capter la géographicités des sociétés humaines en indexant la dimension spatiale directement sur le sociétal, ce qui évite l'opposition traditionnelle entre « espace » et « société » ou les constructions terminologiques en « socio-spatial ». Ainsi, quand on remplace par exemple « justice sociale » par « justice spatiale », cette nouvelle expression désigne la dimension spatiale de la question de la justice dans le champ social. Cela signifie qu'on assigne une spécificité, voire une autonomie relative, aux dimensions spatiales du sociétal, ce qui renouvelle les manières dont on pense les problèmes sociétaux, c'est-à-dire *avec* leurs dimensions spatiales. Les géographes notamment engagent alors la question du « capital *spatial* », de l'« identité *spatiale* », des « ressources *territoriales* », de la « pratique *spatiale* », de l'« imaginaire *spatial/géographique* », etc., expressions dans lesquelles *spatial* est compris, au-delà d'une simple indexation de la question sociétal sur des lieux, comme un opérateur des faits sociaux. Cette émergence d'une pensée dimensionnelle de l'espace par rapport au sociétal et l'autonomie de la pensée spatiale par rapport à une définition de l'espace comme cadre ou structure (*dans* l'espace), favorise le développement d'une pensée relationnelle. On parle relativement moins d'espace que de « spatialité », afin d'exprimer ces référents spatiaux des actions, des expériences et des imaginaires (*avec* l'espace).

- L'espace comme « concept », non comme « objet » dans une perspective relationnelle : le passage du concept « espace géographique » qui désigne *un* objet – la Terre ou l'une de ses

²⁴ Ce dont témoigne aussi le colloque et l'ouvrage intitulés *Les espaces de l'homme* (BERTHOZ et RECHT, 2005).

parties (cf. Dollfus, 1970 ; Brunet, 1993) – au concept d'espace qui subsume de multiple concepts d'un niveau de synthèse relativement moindre. Il désigne une *pluralité* : lieux, réseaux, territoires, limites, localisations, spatialités, etc. créés par les multiples acteurs individuels et collectifs. En cela, il s'agit d'une modification importante. « Espace » signifie ainsi un espace « relationnel » au sens de Cassirer, c'est-à-dire la possibilité de reconnaissance d'agencements matériels saisis *par* le concept d'espace. Le passage du lieu, territoire, etc. comme « objet » à celui de concept relationnel permet également un déplacement de la question, qui n'est plus « qu'est-ce qu'un lieu ? », mais comment les sociétés *font avec*, c'est-à-dire *mobilisent et produisent*, le lieu, le territoire, le réseau, l'aire, les limites, etc. dans des projets économiques, culturels, sociaux, politiques ? Ce changement permet aussi de poser la question de savoir comment les individus et les sociétés humaines reconnaissent des éléments *en tant que* lieu, territoire, réseau, aire, agencement, localisation, etc. ? Par exemple, la réflexion de Jacques Lévy (1994 ; 1999) sur le lieu est symptomatique de cette démarche : n'importe quel espace peut être lieu – si la distance est « annulée », c'est-à-dire jugée non pertinente dans une pratique sociale –, mais aussi territoire – si la métrique topographique est pertinente – ou réseau – si la métrique topologique est pertinente. On peut interpréter ce travail comme une réflexion sur les spatialités relationnelles, c'est-à-dire sur les rapports aux différents agencements spatiaux en fonction des projets conduits *avec* ceux-ci.

- La reconnaissance de la pluralité des espaces construits dans différents projets, met l'accent sur une dimension longtemps sous-estimée, à savoir la *spatialité* ou rapport à l'espace. D'abord vue à travers la phénoménologie, la reconnaissance des théories de l'action ou de la pratique permet de « compléter la question par le « faire avec l'espace ». Enfin, ce passage permet de comprendre également que l'espace, notamment celui constitué dans le discours de la science géographique, est une modalité de la spatialité (et non pas l'inverse). Gageons que le concept clé du tournant spatial réside dans le terme « spatialité ».

Conclusion

Loin d'un *spatial turn* postmoderniste des années 1970 et 1980, on peut reconnaître, en sciences humaines et sociales au XX^e siècle, une multiplicité de tentatives de mettre la question spatiale au centre. On peut montrer de multiples filiations dans lesquelles les multiples dimensions spatiales sont non seulement évoquées, mais carrément élaborées conceptuellement, et ce dans de multiples champs disciplinaires différents. Il se pose la question de savoir pourquoi il faut attendre la fin des années 1980 pour que ce travail théorique soit considéré comme une nouveauté, voire une rupture au point qu'on la qualifie de tournant ? Est-ce un effet de langage en ce sens que l'expression « tournant » est disponible ou bien s'agit-il d'une inflexion paradigmatique qui repose sur un changement de pratiques ? Quoi qu'il en soit, la discussion ou la controverse autour du *spatial turn* depuis la fin des années 1980 a eu des conséquences sur la légitimité d'un objet de recherche – l'espace – autour duquel la géographie a fini par se constituer. Mais l'enjeu du tournant spatial, en sciences humaines et sociales et en géographie aujourd'hui, ne semble pas résider dans le fait de prendre l'espace comme *objet*, mais dans la *manière* dont il est pris comme perspective sur les sociétés humaines. C'est là que les divergences théoriques s'affrontent.

En effet, le concept d'espace comme « dimension », c'est-à-dire comme concept d'un haut niveau de synthèse qui subsume un nombre élevé de notions d'un niveau de synthèse moindre telles que distance, localisation, lieu, aire, réseau, limite, frontière, territoire, etc. semble être capable de fédérer des projets cognitifs divers et multiples. Le tournant spatial comme processus d'approfondissement s'inscrit ainsi dans le développement des sciences humaines et sociales d'un modèle partitionnel – à chaque discipline son objet – vers un modèle dimensionnel

ou relationnel – à chaque discipline sa perspective et compétences spécifiques sur les sociétés humaines. Par conséquent, les enjeux portent d'une part, sur la contribution à une ou des théories sociales dans lesquelles on intègre la pertinence d'une dimension spatiale et, d'autre part, sur les analyses empiriques dans lesquelles on donne une place aux dimensions spatiales dans l'interprétation.

Bibliographie

- AGNEW J., 1995, « The hidden geographies of social science and the myth of the “geographical turn” », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 13, p. 379-380.
- ANZIEU D., 1995, *Le moi-peau*, Paris, Dunod.
- BERTHOZ A. et RECHT R. (dir.), 2005, *Les espaces de l'homme*, Paris, Odile Jacob.
- BOURDIEU P., 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil.
- BRUNET R., 1993, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Montpellier, GIP-Reclus.
- BURTON I., 1963, « The Quantitative Revolution and Theoretical Geography », *Canadian Geographer*, vol. 7, p. 151-162.
- CASSIRER E., 1972, *Philosophie des formes symboliques*, Paris, Minuit. [1^{re} éd. allemande 1923-1929].
- COLLOT M., 2014, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Corti.
- CHOMBART de LAUWE P.-H. (dir.), 1952, *Paris et l'agglomération parisienne*, Paris, PUF.
- CHRISTALLER W., 1980, *Die zentralen Orte in Süddeutschland. Eine ökonomisch-geographische Untersuchung über die Gesetzmäßigkeit der Verbreitung und Entwicklung der Siedlungen mit städtischen Funktionen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft. [1^{re} éd. 1933].
- DACOSTA KAUFMANN Th., 2004, *Toward a geography of art*, Chicago, University of Chicago Press.
- DOLLFUS O., 1970, *L'Espace géographique*. Paris, PUF.
- DÖRING J. et THIELMANN, T., 2008, *Spatial Turn. Das Raumparadigma in den Kultur- und Sozialwissenschaften*, Bielefeld, Transcript.
- FOUCAULT M., 1994, « Des espaces autres », in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard. [1^{re} éd. 1967].
- FOUCAULT M., 1994, « L'œil du pouvoir », in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard. [1^{re} éd. 1977].
- FOUCAULT M., 1994, « La scène de la philosophie », in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard. [1^{re} éd. 1978].
- FOUCAULT M., 1994, « Espace, savoir et pouvoir », in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard [1^{re} éd. 1982].
- GAUCHET M., 1996, « Nouvelles géographies », *Le débat*, n° 92, p. 42.
- GIDDENS A., 1987, *La constitution de la société*, Paris, PUF.
- GOFFMAN E., 1964, « The Neglected Situation », *American Anthropologist*, n°6, vol. 66, p. 133-136.
- GORDON C. (dir.), 1980, *Power/Knowledge: selected interviews and other writings 1972-1977 by Michel Foucault*, New York, Pantheon Books.
- GRATALOUP C., 1996, « Où est la géographie ? L'espace des échanges entre disciplines », *Le Débat*, n°92, p. 68-77.
- GRATALOUP C., 1997, « L'imagerie des géographes », in R. KNAFOU (dir.), *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin, p. 385-408.
- HALL E., 1966, *The Hidden Dimension*, New York, Doubleday.
- HALLET W. et NEUMANN B. (dir.), 2009, *Raum und Bewegung in der Literatur. Die Literaturwissenschaften und der Spatial Turn*, Bielefeld, Transcript.
- HANNAM K., SHELLER M. et URRY J., 2006, « Editorial. Mobilities, Immobilities and Moorings », *Mobilities*, n°1, p. 1-22.

- HARVEY D., 1972, « Revolutionary and counter revolutionary theory in geography and the problem of Ghetto formation », *Antipode*, n° 2, vol. 4, p. 1-13.
- HEIDEGGER M., 1927, *Sein und Zeit*, Tübingen, Mohr.
- HERODOTE, 1976, « Questions à Michel Foucault sur la géographie », *Hérodote*, vol. 1, p. 71-85.
- HETTNER A., 1927, *Die Geographie, ihre Geschichte, ihr Wesen, ihre Methode*, Breslau, Hirt.
- JACOB C., 2014, « Spatial turn » in *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition. Consulté le 20/03/2020 [<https://books.openedition.org/oep/654>].
- KRUGMAN P., 1998, « What's new about the new economic geography? », *Oxford Review of Economic Policy*, n°2, vol. 14, p. 7-17.
- LEFEBVRE H., 1972, *Espace et politique. Le droit à la ville*, Paris, Anthropos.
- LEFEBVRE H., 1974, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- LÉVY J., 1994, *L'espace légitime. Sur la dimension géo-graphique de la fonction politique*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- LÉVY J., 1996, « Une géographie vient au monde », *Le Débat*, n° 92, p. 43-57.
- LEVY J., 1997, « L'espace légitime », in R. KNAFOU (dir.), *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin, p. 335-351.
- LÉVY J., 1999, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Belin, Paris.
- LEWIN K., 1951, *Field theory in social science*, New York, Harper.
- LÖSCH A., 1940, *Die räumliche Ordnung der Wirtschaft*, Jena, Fischer.
- LÖW M., 2001, *Raumsoziologie*, Frankfurt, Suhrkamp.
- LOSSAU J. et LIPPUNER R., 2004, « Géographie und der Spatial turn », *Erdkunde*, n°3, vol. 58, p. 201-211.
- MASSEY D., 1999, « Issues and Debates », in D. MASSEY, J. ALLEN et P. SARRE (dir.), *Human Geography Today*, Londres, Polity Press.
- MITCHELL W., 1995, *The city of bits. Space, place, and the infobahn*, Cambridge, MIT Press.
- MOLES A. et ROHMER E., 1999, *La psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
- PFEIFER G., 1928, « Über raumwirtschaftliche Begriffe und Vorstellungen und ihre bisherige Anwendung in der Geographie und Wirtschaftswissenschaft », *Geographische Zeitschrift*, vol. 34, p. 321-328.
- PHILIPOPOULOS-MIHALOPOULOS A., 2011, « Law's Spatial Turn: Geography, Justice and a Certain Fear of Space », *Law Culture and the Humanities Journal*, n°2, vol. 7, p. 187-202.
- PIOLLE X., 1991, « Proximité géographique et lien social, de nouvelles formes de territorialité ? », *L'Espace géographique*, n° 4, vol. 20, p. 349-358.
- RACINE J.-B. et RAFFESTIN C., 1978, « Des directions (encore) nouvelles pour la géographie moderne », *Annales de géographie*, n° 480, vol. 87, p. 182-194.
- RAFFESTIN C., 1980, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Librairies techniques.
- RATZEL F., 1882, *Anthropo-Geographie oder die Anwendung der Erdkunde auf die Geschichte*. Stuttgart, Engelhorn.
- RAU S., 2017, *Räume: Konzepte, Wahrnehmungen, Nutzungen*. Francfort, Campus.
- REVUE D'HISTOIRE DES SCIENCES HUMAINES, 2017, « Qu'est-ce que le "spatial turn" ? », n°30. Consulté le 01 mars 2020 [<http://journals.openedition.org/rhsh/674>].
- SEGAUD M., 2010, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin.
- SCHLÖGEL K., 2003, *Im Raume lesen wir die Zeit. Über Zivilisationsgeschichte und Geopolitik*, München, Carl Hanser.
- SCHMIDT P., 1930, « Raum und Ort als geographische Grundbegriffe », *Geographische Zeitschrift*, n° 6, vol. 36, p. 357-360.
- SHAPIN S., 2010, *Never Pure: Historical Studies of Science as if It Was Produced by People with Bodies, Situated in Time, Space, Culture, and Society, and Struggling for Credibility and*

- Authority*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- SIMMEL G., 1908, *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot Verlag.
- SMITH N. et KATZ C., 1993, « Grounding metaphor. Towards a spatialized politics », in M. KEITH et S. PILE (dir.), *Place and the politics of identity*, Routledge, New York, p. 67-83.
- SOJA E., 1989, *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Social Theory*, Londres, Verso.
- SOJA E., 2009, « Taking space personally », in B. WARF et S. ARIAS (dir.), *The Spatial Turn : Interdisciplinary Perspectives*, Londres, Routledge, p. 11-35.
- SLOTERDIJK P., 1998, *Sphären I. Blasen*, Francfort, Suhrkamp, Francfort.
- ULLMAN E., 1941, « A theory of location for cities », *America Journal of Sociology*, n° 46, p. 853-864.
- WARF B. et ARIAS S. (dir.), 2009, *The Spatial Turn : Interdisciplinary Perspectives*, Londres, Routledge.
- WEBER A., 1909, *Über den Standort der Industrien*, Tübingen, Mohr.
- WERLEN B., 1995, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen I. Zur Ontologie von Gesellschaft und Raum*, Stuttgart, Steiner.
- WEST-PAVLOV R., 2009, *Space in Theory: Kristeva, Foucault, Deleuze*. Leiden, Brill.
- WESTPHAL B., 2007, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.
- ZOOK M., DODGE M., AOYAMA Y. et TOWNSEND A., 2004, « New Digital Geographies: Information, Communication, and Place », in S. BRUNN, S. CUTTER et J. W. HARRINGTON (dir.), *Geography and Technology*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, p.155-176.